

Les récipients à lait du Haut-des-Prés

Antérieurement à la création de la Société de laiterie ou de fromagerie des Charbonnières, en 1834, nous ignorons si le système du tour fut pratiqué, c'est-à-dire qu'une fabrication de fromage pouvait se donner tour à tour chez l'un ou l'autre des producteurs de lait.

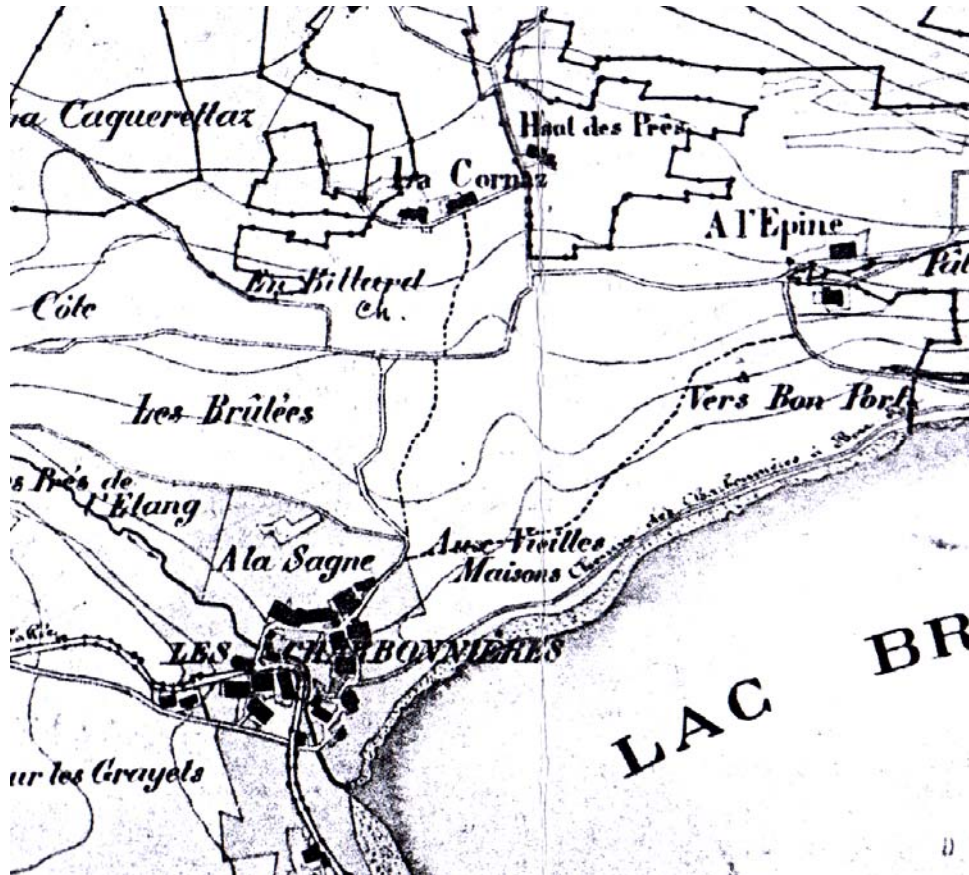
Mais sachant aussi que les premiers pas de la nouvelle société furent difficiles, indépendance des producteurs de lait oblige, ce n'est véritablement qu'en 1865/1866 que l'on démarra de manière plus sérieuse avec une fabrication commune. On mêlait les laits, comme on disait.

Ce n'est donc qu'à partir de ce moment-là que tous ces producteurs du village, maisons foraines y comprises sans doute, menèrent leur lait au point fixe que constituait la fromagerie située à deux pas de l'église et à un pas de la boulangerie.

Il n'était pas question, vu la quantité minime des coulées, de mener le lait à la fromagerie autrement qu'avec des boilles à dos. Celles-ci, à l'époque, en bois assurément, ont toutes disparu. Il en fut de même dans tous les villages de la Vallée, au point que nous ne sommes jamais tombé sur un tel objet, relique qui aurait été fort appréciée par le Patrimoine de la Vallée de Joux qui se trouvera ainsi orpheline au moins de cette pièce-là !

Haut-des-Prés, la Cornaz, l'Epine, la distance jusqu'au village est longue d'un bon kilomètre. Il faut s'y rendre deux fois par jour, après chaque traite. Rude tâche qui vous occupe une partie de la journée. Descendre à plein, et heureusement remonter à vide. 20 minutes à l'aller, tout autant au retour, puisque si l'on est désormais plus léger, il vous faut prendre la pente. Il existe alors un petit cheminet pour la Cornaz et Haut-des-Prés que tous les couleux de lait ces deux hameaux doivent emprunter. Il en existe un autre de l'Epine au village. Ce sont des raccourcis parfaitement cadastrés qui permettent d'éviter tous les détours et tous les virages. Tentons de les retrouver.





Carte cadastrale de la commune du Lieu. Le chemin pour la Cornaz part d'au-delà du Haut-du-Village, là où se trouve actuellement la distillerie Le Pèlerin. Il monte tout droit jusqu'à la Cornaz. Les gens de ce hameau l'empruntaient indifféremment avec ceux du Haut-des-Prés. Le chemin pour l'Epine partait de la même place pour gagner le dit hameau à flanc de coteau. Les gens de l'Epine-Dessus et de l'Epine-Dessous l'utilisaient couramment. Fernand Denys parle de ce raccourci dans son ouvrage L'Epine des quatre saisons, Le Pèlerin, 1994.

Le chemin du village

Ce sentier, passage obligé pour se rendre aux Charbonnières depuis l'Epine, se faufilait au sud de la maison à Jules-Pierre, tirait sur sa droite en traversant un replat au bout duquel on apercevait déjà les sapelots du Chenailon et la première maison du village, le Gros-Tronc. Aller jusqu'aux Crettets, c'était doubler ou presque, la distance. Combien de fois l'ai-je parcouru, ce sentier, aux quatre saisons de l'année. En hiver, il était signalé par des brochons sur lesquels parfois, par temps de gel et de brouillard, voletaient de mystérieux feux follets. Vers le printemps, alors que sur les champs la neige avait disparu, la trace de ce sentier faite de glace et de neige pilée par tant de pas, subsistait, surélevée et tenace.

Venons-en maintenant aux différents récipients à lait avec lesquels on put porter le lait au village. Parlons ici des trois dernières générations, Camille –

André – Denys. Camille et André, de l'ancienne génération comme on dit, n'eurent pas de véhicule à moteur. Il convenait donc à l'époque de descendre le lait au village à pied, la boille sur le dos. Dès l'arrivée de Denys, ce fut en voiture que le lait fut rendu à la laiterie. Déjà avec les traditionnelles boilles de quarante litres, puis avec la boule.



Camille Rochat du Haut-
des-Prés, né le 4 oct. 1899.
† en 1962, aux Communs

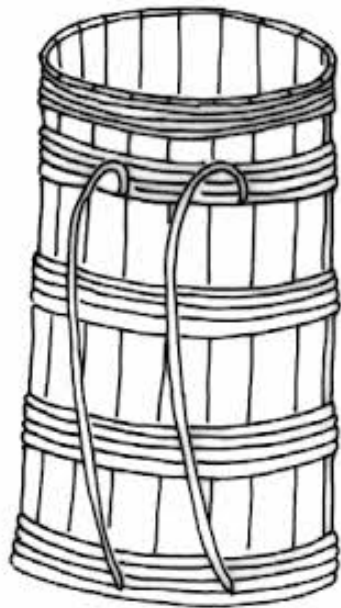


Christine Rochat-Reymond,
née le 10 mars 1900.
† vers 1980



Jules-André Rochat -
né le 2 mars 1921,
† vers 1995.

Mais reprenons au début. Donc boille à dos, et avant l'arrivée du fer-blanc, boille à dos en bois. De telles pièces n'ont jamais été retrouvées. Voici la manière dont elles pouvaient se présenter :



Ce fut ensuite la grosse boille en fer blanc, peut-être sans couvercle, il convenait donc de ne pas trop chambiller en route. La marche qui laisse la boille plus ou moins d'aplomb s'apprend.



Grosse boille à dos, collection Haut-des-Prés.



La précédente, peu pratique, fut remplacée par une boille à dos en fer blanc avec couvercle. Internet.



Vint ensuite la boille d'aluminium avec couvercle, ici sans les bretelles obligatoires. Collection Haut-des-Prés.



Le nombre des vaches laitières augmentant, on passe d'une boille moyenne à une grosse boille. Collection Haut-des-Prés.



Le transport du lait se faisant avec un véhicule dès la fin des années soixante ou dès le début des années septante, il ne fut pas besoin de passer par ce type de boille en fer-blanc. Par contre le soussigné en vit utilisées couramment dans la porcherie où officiait son grand-père. Internet.



Les voilà, les fameuses boilles d'aluminium de quarante litres avec couvercle. Elles furent par milliers à travers tout le pays, très longtemps utilisées, aujourd'hui encore si cela se trouve dans certains endroits où l'usage de la boule serait difficile. Internet.



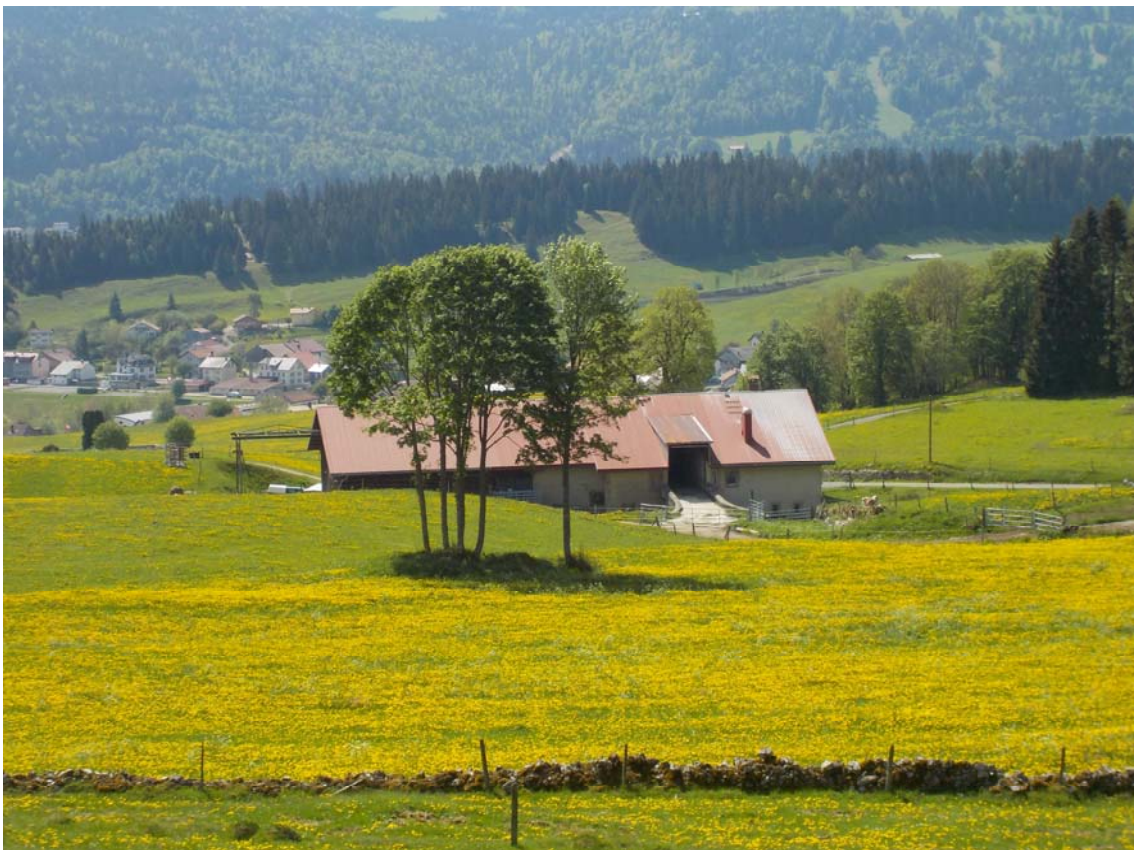
A Haut-des-Prés l'usage de la boule est désormais de rigueur. Ici Bertrand Golay qui a remplacé Denys Rochat aux commandes de la ferme. C'est l'une des dernières coulées au village, ce 30 décembre 2016.



Les seaux à lait et la mesure, utile à la ferme en toutes occasions, et même pour traire. Collection Haut-des-Prés.



La magnifique région des Communs et du Haut-des-Prés. Tout pour vous donner du bon lait !



Mais retrouvons un peu de l'ambiance de ces maisons foraines, ici en particulier de la Cornaz de bise, partie de vent !

On trouve au-dessus du village, à vent du Haut-des-Prés, une maison double avec pour chaque partie un néveau. Un peu vétuste peut-être, qui nécessiterait réparation, mais néanmoins superbe, témoin émouvant de notre vieux village, de cette vie agricole profonde qui l'a animé sans cassure, sans grand changement non plus, depuis sa constitution, en ce lointain XVIe siècle à aujourd'hui.

Ils vont bientôt la démolir, ces fous. Ce sera un crime contre le patrimoine de ce petit pays. Un acte inconscient, une atteinte irréparable à la culture. Et quand je regarde là-haut, même plus de trente ans après, je cherche encore parfois, mais en vain, le gros volume de ces deux bâtiments. Tel qu'on peut encore les voir sur les cartes postales.

Ce fut le fief, sur la fin, de Sami de la Cornaz et de ses deux sœurs. Mentalité de ceux qui cachent des billets verts derrière une planche. Ce fut le cas. Que l'on retrouve alors qu'ils n'ont plus court. Ça passe vite, le temps. Foutue ainsi la fortune des vieux radins la Cornaz, qui avaient passé leur vie à amasser.

Le receveur fait leur feuille d'impôts. Voyant qu'ils n'ont rien, ou si peu, il est large. Les chiffres n'ont pas beaucoup de zéros. Un jour il le regrettera amèrement. S'il avait su ! Mais il est trop tard.

Une mentalité venue du fond des âges. Où l'argent est roi. Avec un pouvoir énorme. Il est là, le pognon, près de vous, et vous en sentez l'odeur. Il vous protège et son pouvoir agira encore après que vous soyez mort. Pour d'autres non la planche, le bas de laine, sous un sommier, sous les draps, derrière une cheminée, les endroits les plus saugrenus, qu'importe. Pour ceux d'aujourd'hui il repose plutôt à la banque. Où il fait des petits. L'avarice a ses joies. Voilà, tes thunes, tu les mets au fond d'un pot et tu brasses le tout. Tu les fais tinter les unes contre les autres. C'est mieux qu'une chanson, c'est bien de mieux. Et c'est d'autant meilleur que tu en as plus que les autres. Dans le fond ce n'est pas la fortune qui compte, c'est la différence.

Là-haut l'électricité ne vient que très tard. A cause de la violence de l'ampoule, après des siècles de lampes à huile ou à pétrole, Sami met son chapeau sur la tête quand il lit le journal parce que la lumière lui brûle le crâne, lui fait mal à la tête.

Des maisons tout à fait de l'ancien temps. Quoique la présence de deux étages dénote des transformations relativement récente, au milieu du XIXe siècle disons. Et ces maisons n'étaient plus habitées depuis la mort de Sami et de ses deux sœurs, ni d'un côté ni de l'autre. Elles avaient vécu.

Ces deux vieilles filles, on les avait rencontrées là-bas quelquefois pour des collectes. Terrées en leur cuisine sombre. Ça donne sur l'arrière, les champs arrivent au ras de la fenêtre. Il a de soleil que le soir, quand il se faufile entre les arbres de la forêt proche, celle-ci n'étant qu'à peine plus de cinquante mètres. Un peu plus de lumière en hiver à cause du soleil sur la neige. Des

maisons tellement profondes qu'à l'arrière, dans les cuisines, il faut laisser allumer une partie du jour. A moins que l'on ne préfère l'obscurité à cause du prix de l'électricité. Des vieilles femmes au teint jaunasse, les sœurs à Sami. Des familles qui se terminent ainsi parce que les derniers représentants ne se sont pas mariés. Ceux qui l'ont fait ont quitté la maison familiale, s'en sont allés vivre au village, plus loin encore, au-delà du Mont-Tendre, quasiment à l'étranger. Là où leurs descendants vivent encore peut-être aujourd'hui. Mais perdus. Sans plus avoir de racines ni même savoir d'où ils viennent. Car si ils portent un nom d'ici, restent même originaires de la commune, ça ne va pas plus loin. Ils n'ont ni photos ni papiers qui puissent leur rappeler leurs origines. Ces gens-là sont des déracinés, sans passé, si ce n'est celui de leur père, à la limite de leur grand-père.

Et pourquoi donc ne se sont-elles pas mariées, les deux filles, les deux sœurs à Sami ? Allez savoir. Des femmes toutes en os, sèches comme du papier mâché, le visage ingrat, l'âme raiche. Des caractères impossibles. Et puis pas facile de trouver chaussure à son pied dans une maison foraine. Jeune et jolie d'accord, les galants vous arrivent où que vous logeriez, même au fond du Grand Creux si cela se trouve. Mais là, peu gâtées par la nature en plus, à ne plus voir personne, que le frère et les voisins, que voulez-vous faire ?

Sami est couleur de lait à la laiterie. Je me souviens de lui. Mais à peine. Car ça date, tout ça. Et puis il y en a tellement eu de ces vieux visages en mon enfance. Qui font partie du paysage, à durer toujours, croit-on. Du monde des adultes en outre. Etrangers plus que compagnons de voyage dans notre grande aventure humaine, patibulaires plus que sympas. On les supporte sans les aimer. On les côtoie sans pénétrer d'aucune manière ne leur vie. On a peine à les retrouver au fond de notre mémoire.

Ce n'est pas un gros paysan, Sami. Un jour qu'il fait un temps épouvantable, neige et brouillard, le voilà qui s'embrille pour le village, sa boille à dos sur le dos. Il suffit de descendre, Quasiment tout droit à travers les champs. Un quart d'heure et vous y êtes. Cette fois-ci, Sami, on ignore le pourquoi, à cause du brouillard peut-être, il se perd. Il oblique sur la droite. Tire sur les Grands Billards. Il ne sait plus où il en est bien qu'à cinq cents mètres de sa maison. Il descend, ce qu'il y a de mieux à faire. Il y a des bouts de chemin, des bosquets. Il arrive enfin au fond de la Sagne dont il reconnaît le chemin. Qu'il suit jusqu'au village. Voilà donc Sami qui arrive à la laiterie, un long glaçon pendu au bout du nez et de la glace dans ses moustaches, figure vraiment fantomatique émergeant d'un brouillard toujours à couper au couteau. De la laiterie tu ne vois même pas la barrière de l'autre côté de la route.

Il fait bon dans le local de coulage.

- D'où viens-tu comme ça, qu'on lui demande quand il s'est un peu dégelé.*
- Je crois bien que je me suis perdu en descendant, qu'il répond. Il y a un de ces brouillard ! Et c'est bien la première fois de ma vie.*
- Pas possible.*

- *Que oui, à cause de ce satané brouillard, justement. Je ne voyais plus à deux pas et j'ai filé droit contre les Grands Billards.*

Les autres, là, près de la grosse chaudière, ils sourient. Il incline maintenant le corps juste ce qu'il faut pour que la boille s'appuie contre le couloir, Sami. Il enlève une bretelle. Il monte la boille, la monte encore. Y a rien qui vient, pas une seule goutte. Il se redresse. Il regarde au fond. Le lait y a gelé !

Tout ça quand la Conaz vit encore. Qu'il y a de la fumée sur le toit de la ferme que l'on peut voir du village monter dans le ciel au-dessus de ces maisons foraines. Désormais s'en est fini. Aucun ressortissant, jamais, ne remontera plus là-haut reprendre le domaine. C'est la grande cassure, le bout ultime, la fin définitive. La maison plonge dans le silence et l'oubli.

Pas pour tous cependant. Car désormais elle s'offre ainsi abandonnée à ceux-là même qui les aiment telles, vieilles et désertes, et qui le soir, tels de vieux renards aux aguets, avant qu'il ne fasse tout à fait nuit, s'en vont leur rendre une petite visite d'amitié.

C'est si beau là-haut. Il y a certes la maison à explorer, mais aussi et d'abord le paysage. On domine le lac, les champs, le village qui s'assoupit un peu déjà au fond du vallon. Par-dessus le tout, la Dent-de-Vaulion profile sa merveilleuse silhouette. Le ciel s'assombrit déjà. On voit aussi le cimetière avec ses tombes où ils reposent désormais tous, les anciens habitants d'ici. Avec sa petite maison au coin des murs, puis plus loin, le chemin de la Fuvaz par où j'ai passé tantôt et là-bas, en enfilade, la Vallée, les Vyffourches où fume une cheminée. C'est calame, c'est doux, c'est le soir. Il n'y a personne. Que moi. Je suis délicieusement bien.